



## L'île des anamorphoses

version de Vincent Glotin

« Je ». Deux lettres que je rature.

En mémoire m'apparaît la multitude de livres de la bibliothèque d'Anhekor. Cette île de végétaux luxuriante. Je m'y suis arrêté il y a sept ans déjà. Au-delà de la beauté des lieux, j'ai été conquis par l'érudition suintant de chaque étagère de ce bâtiment ignoré du plus grand nombre. Paul Dalant, ami de longue date, je n'aime pas dire d'enfance, m'avait entretenu à maintes occasions des plaisirs délicats du verbe qu'elle réservait à qui prenait la peine de s'y arrêter. Tout les livres étaient sensés s'y trouver. Je n'ai pas cherché à vérifier. Seulement par un ordre de volonté bibliophile, me suis-je contraint à poursuivre mes lectures dans un sens alphabétique. J'ai alors constaté que de nombreux ouvrages de Dostoïevski n'étaient pas présents. Cela fait maintenant deux ans. Revenant sur l'ordre de mes lectures, une évidence me sauta aux yeux ; il y avait de nombreux vides. Pour exemple ni les œuvres de Camus ou encore Diderot n'apparaissaient en totalité sur les rayonnages. Les romans de Balzac y étaient absents. J'y réfléchis depuis lors et m'apparaît aujourd'hui l'évidence. Il m'aura fallu du temps avant de me décider à écrire à mon tour. Je suis seul sur l'île, d'apparence tout du moins ; nul être n'y croise mon chemin. Pas plus d'animaux que d'hommes ou femmes. Je trouve chaque jour des mets délicats au réfectoire du temple de la lecture mais ne sais toujours pas qui les prépare et me les sert. J'aurais pu devenir fou, pourtant le vieux monsieur que je suis s'adapte parfaitement à la situation ; s'il m'avait été demandé de faire un souhait peut-être même ne me serais-je pas retrouvé ailleurs qu'en ces lieux.

En prenant la plume à mon tour il y a quelques minutes à peine, me suis-je jeté sur ce qui m'était quotidien. Ce « je » inaltérable. Toujours le même dans sa forme, différent dans le fond. Alors me vint l'idée orgueilleuse de voir mon nom siéger au coté de monstres sacrés amoureux de la première personne en littérature. Seulement, quel sacrilège de ne pas me différencier. Comme je n'avais pas la moitié du tiers du talent de la plupart de mes compagnons de chevet, se fit jour en moi la nécessité d'audace qui n'a que rarement accompagné mes pas sur cette Terre. « Il » ou « elle ». Renier la première personne pour cet autre, indifférent à mes maux.

« Elle ». Le « je » qui prime, cette île déserte, un personnage se fait jour ; Faustine. Piégée par le rêve de Morel. Ce sera elle. Je vais écrire au féminin de la troisième



personne. Dans un environnement proche de celui décrit dans *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casarès. Pourquoi me priverais-je du plaisir de déstructurer à mon tour la réalité qui m'entoure ? Et le seul vecteur de réalité de mes journées, en dehors du bleu du ciel et de la mer, du vert de cette chlorophylle changeant, jamais tout à fait le même, se réduit véritablement à ce « je ». D'ailleurs ce « je » n'existe-t-il que parce que je suis seul ? Supposons que je sois arrivé accompagné sur cette île, d'une compagne ou d'un ami, alors les livres s'y trouvant se seraient-ils trouvés à ne donner que du « nous » ? Mon ami m'a pourtant indiqué que tous les livres y étaient présents. Faudrait-il comprendre qu'y trônent tous les ouvrages pouvant concerner les lecteurs auxquels ils sont confrontés ? Pourtant un livre ne s'adresse qu'à son lecteur, jamais à la somme de ses lecteurs. Dans ce cas effectivement, le « je » reste l'évidence. Mais si je me trompe et qu'il s'agit de l'inverse, alors le seul pronom personnel légitimant un feuillet sur cette île sera celui englobant la masse de sa population. Peut-être suis-je en pleine erreur. Je parlais il y a peu du « nous » mais il pourrait s'agir du « on », ou encore du « tu » ; effectivement si un tiers m'accompagnait dans mes démarches littéraires ne pourrais-je, ou ne pourrait-il, faire la lecture à haute voix ? Deux amis, amis est trop large, disons deux personnes capables de se supporter pourraient très bien se faire la lecture. Je choisis une femme comme amie et me décide donc à la tutoyer. Toi Faustine.

Déjà, je suis dans l'erreur. Comment tutoyer ce qui n'est pas palpable. Je ne peux pas m'adresser à Faustine, à moins de perdre la tête. Rien ne m'empêche pour autant de parler d'elle.

« Elle vaquait à ses occupations, passant d'un rayonnage à un autre ; puis, ayant trouvé matière à son intérêt allait s'installer à l'une des longues tables de merisier disposées en allée au centre du rectangle de lecture que formait la bibliothèque. Absorbée dans quelque herméneutique elle ne prêtait guère d'attention à ce qui l'entourait, l'homme pâlot ne semblait pas posséder d'essence dans son univers.

Un jour, elle apparut sur la crête bordant la côte orientale. En tenue de tennis. Sa jupe, faite de tissu fin, était suffisamment courte pour laisser apparaître le galbe de ses cuisses. Sa peau nacrée me remplit d'émotion. Je l'imaginai suave. S'il m'avait été permis d'y déposer un baiser, peut-être y aurais-je goûté le sel côtier déposé par les embruns. Quelle volupté aurais-je alors pu discerner derrière cette amertume ? Quel



goût, odeur pouvait bien émaner de ce corps sinueux ? Une flexion de son genoux ; ne parlons pas d'un mouvement de ses hanches ; et déjà je m'absentais à moi-même. »

Mais je m'égare déjà. Serais-je enivré par le « je » de ses volumes immortels pour ne pouvoir m'en détacher au bénéfice de ce « elle » qui sied si bien à Faustine ?

« Elle semblait faite de substance dissoute, vaporeuse, telle l'ondée sur un champ de brume. Parfois s'aventurait-elle à la cantine qui par charité lui déposait une assiette, chaude ou froide selon l'heure, le jour. À certains repas se trouvaient désormais deux assiettes. Elle ne touchait pas toujours à la sienne mais se fit au fil des jours à la compagnie que d'une manière indiscernable elle semblait accepter. Avait-elle seulement conscience qu'une présence siégeait à ses côtés. Je me suis souvent plu à me convaincre que oui, qu'elle ne se savait pas seule. »

La solitude du « je ».

Je parle d'elle mais ne fais qu'y penser, me souvenir des moments où je la retrouve à un endroit, peu importe lequel, de cette île sur laquelle j'ai volontairement choisi de m'exiler.

S'agirait-il de souvenir que je pourrais en saisir la substance, rien plus qu'un phantasme. J'écris sur ce qui par son manque m'obsède, l'autre, la femme par désœuvrement tant désirée.

Les livres ne suffisent pas toujours. Parfois cet autre nous manque, peu importe qu'il soit aimé. Nous intéresse seulement l'idée de combler ce vide atroce de la représentation du néant avant l'heure.

L'évidence se fait alors jour dans mon cœur. Si je veux retarder la démence qui arrivera bien assez tôt, par delà l'aliénation que je me suis créée au fil de ces dernières années par le livre, ne me reste plus qu'à observer avec attention ce moi qui seul repoussera l'échéance. Il n'y a personne d'autre que moi dans ce monde en ruine que j'ai rejoint, que je me suis créé peut-être. Je n'ai jamais connu de Faustine, il me semble préférable de tenter d'en apprendre plus sur l'homme qui me fige dans la glace plutôt que sur celle qui n'a d'autre saveur que celle d'un personnage romanesque.

Acceptant ma fin prochaine je choisis de m'absorber dans ce « je » insondable. Seul à même de me rendre partie d'Anhekor.